

# “L'ART EST UNE ARME contre l'intégrisme”

► La compagnie belge des Nouveaux Disparus parcourt la Tunisie dans un but d'intégration et de démocratisation culturelles

► “Il y a 10 ans, on était parti au Maroc”, rappelle Jamal Youssfi, le directeur artistique de la compagnie des Nouveaux Disparus.

**LEQUEL LANCERA, EN 2019**, un projet itinérant similaire en Bulgarie (à Plovdiv, capitale de la culture) dans des quartiers roms. “Je suis d'origine marocaine et j'avais envie de monter un projet là-bas. J'étais dans le village de mes parents, Sidi Slimane. Et, à un moment donné de notre vie, on a envie d'avoir un retour aux sources, savoir quelles sont nos origines, d'où tu viens, qui tu es. D'un coup, il y a eu des cris et des pleurs. Ma voisine avait été rapatriée. Elle avait fait une traversée clandestine en barque. Le corps était là, alors que tout le monde pensait qu'elle avait traversé depuis longtemps et qu'elle était en Suède. Mais son corps était criblé de balles car les militaires tiraient sur les barques qui partent. Je me suis alors dit que j'allais écrire un spectacle sur ces traversées clandestines. Tout a donc commencé au Maroc pour sensibiliser là-dessus. Mais il s'agissait juste d'un spectacle dans les quartiers populaires, réadapté à la réalité sociale locale. En leur disant : au lieu de fuir, investissez localement pour offrir un avenir à vos enfants et changer le pays.”

## La caravane nomade des deux rives poursuit ce combat-là en Tunisie ?

“On avait un double projet. Comment sensibiliser les Tunisiens à l'image du migrant ? Parce qu'ici, les conditions du migrant sud saharien sont vraiment dures. Le re-

gard de la Tunisie envers eux est très hard. En 2012, après la révolution arabe, on a donc été interpellé par le cabinet Demotte (ministre-Président de la Fédération Wallonie-Bruxelles) qui nous proposait de venir ici. On s'est alors retrouvé avec plusieurs associations comme We love Sousse, Les Aventuriers ou encore la fondation Anna Lindh. Ce qui m'a interpellé, c'est la première association culturelle Tanitarts qui est venue vers nous. Elle regroupe des artistes qui se battent. Leur art est une arme pour le changement et contre l'intégrisme et la radicalisation.”

## N'y aurait-il aucune censure en Tunisie ?

“Non, aucune ! Si tu dis à nos partenaires tunisiens que nos acteurs vont s'embrasser sur la bouche, ils disent : laissez-les faire, ce n'est pas grave ! Ici, c'est normal en Tunisie ! Après, nous, nous sommes gênés car nous allons dans des quartiers très populaires. En Europe, il est normal de s'embrasser donc on le fait. Mais ils sont anti-censure. Ils ne se rendaient pas compte de la réalité des quartiers populaires donc on a quand même adapté certaines choses dans *Le mariage de Lila* (voir ci-contre). Car on savait que les réactions seraient 50 fois plus fortes que chez nous.”

## Certains retours furent d'ailleurs assez violents...

“Dans la ville de Sbeitla, ce fut très dur. Mais avec un truc de cœur magnifique au final. Car quand tu arrives ou quittes une ville et que tu vois les gens qui pleurent et te ramènent des roses pour te remercier, tu te prends une vraie claque

dans la gueule. Mais à Sbeitla, les jauges ont explosé. On n'arrivait pas à contenir le public. Une grand-mère de 60 ans, avec sa fille, était au milieu d'une foule de 500 personnes et elle poussait et jetait son enfant pour qu'il assiste au spectacle. Elle s'en foutait et poussait contre la barrière. Et elle nous disait même : T'as qu'à mettre mon enfant de l'autre côté si tu ne veux pas qu'il souffre ici ! Ce fut hard, on a dû faire intervenir la police plusieurs fois qui n'imaginait pas elle-même de tels débordements...”

## Ce qui prouve que la population tunisienne est en recherche d'activités culturelles...

“Il n'y a jamais rien qui se passe ici. Il y a un vide culturel énorme. La seule chose qui se passe, c'est qu'on bombarde les montagnes de l'autre côté parce qu'il y a des terroristes cachés qu'on ne trouve pas. Et qui volent de temps en temps une chèvre ou un mouton. Personne ne va dans ce genre de ville. Aucun touriste, trois ans qu'ils n'ont pas vu la pluie. Ils sont en sécheresse et l'agriculture ne fonctionne pas. C'est donc la misère. Et là, de la culture débarque pour trois jours et tout le monde arrive. Des gens des montagnes, du désert et des villes. Mais l'intérieur belge nous déconseillait d'aller là-bas. Or, la culture est un outil de déradicalisation. La culture, c'est le dialogue et le partage.”

□ Reportage vidéo à voir sur Dh.be et toutes les infos à suivre sur [www.lesnouveauxdisparus.com](http://www.lesnouveauxdisparus.com).



## RÉACTION

## Spectacle gratuit sur le mariage mixte

**Ramzi**  
INGÉNIEUR

**“C’est une première pour mes enfants”**

*“Quand j’étais petit, je n’ai pas eu cette chance d’aller voir des spectacles. Encore moins gratuitement car, souvent, aucun Tunisien ne sait se payer un ticket. J’essaye donc d’emmener mes enfants, et c’est la première fois pour eux aujourd’hui. Car il est important de leur montrer qu’on n’est pas seul dans le monde, qu’il existe des cultures différentes. Ce genre d’initiative permet de s’ouvrir, d’éduquer et de les sortir de notre appartement. On a besoin de changer d’air pour ne pas s’enfermer!”*

**SFAX** Bienvenue au cœur de la 2<sup>e</sup> plus grande ville – mais la plus polluée – de Tunisie (1,2 million d’habitants). Après l’annulation de *Kairouan* pour cause d’élections (interdiction des manifestations culturelles durant cette période), *Sfax* avait aussi failli ne pas être au programme de la caravane nomade qui passe par Sbeitla, Gafsa, Tunis, Sousse et Bizerte. Mais grâce à la société civile locale qui s’est mobilisée, la manifestation a finalement vu le jour, avec 24 heures de plus suite au veto de *Kairouan*.

Avec un spectacle belge récurrent dans chaque implantation des chapiteaux nomades, *Le mariage de Lila*. “C’est un spectacle bilingue avec huit comédiens, explique Jamal Youssfi. Quatre acteurs belges, trois tunisiens et une arabophone. Rien n’a changé par rapport à la Belgique, si ce n’est la longueur raccourcie de 20 minutes.” Et avec deux thématiques majeures. “Le droit

*à la femme de se marier avec celui qu’elle désire. Et cela va même plus loin : le droit d’une femme musulmane de se marier avec une personne non convertie à l’islam. Ce qui est interdit dans leur religion. La seconde thématique, elle, tourne autour de l’expropriation. Car la pièce se déroule dans une zone démolie. On y parle donc de droit à l’habitat et de lutte contre la gentrification. Mais tout ça est en second plan pour mettre en avant le mariage mixte.”* Résultat ? “Les gens réagissent parfois plus violemment à Bruxelles ou en France qu’ici en Tunisie”, conclut celui qui se réjouit de voir des femmes – rare! – aux spectacles. “Ici, les mœurs évoluent. Ils disent : ‘Peut-être qu’il va se convertir, Inch’Allah (sourire) !’ Ils restent sur le Inch’Allah mais sont heureux. Au Maroc, ce serait plus violent comme réaction. Mais j’y ferais le même spectacle pour, justement, susciter le dialogue.”

# La culture comme outil DE DÉRADICALISATION

▣ En amenant “la culture pour tous” en Tunisie, la délégation belge lutte contre l’intégrisme

► “Cette caravane est à l’image de celles du passé, à quelques nuances près”, se félicite ce projet de coopération internationale entre la Belgique et la Tunisie dont le coût total s’élève à 500.000 euros entre des subsides de la Fédération Wallonie-Bruxelles, certaines régions, la Tunisie et une multitude de bailleurs de fonds. “Les chameaux sont remplacés par des camions et les marchandises

par des spectacles. Les valeurs véhiculées sont la démocratisation et la diversité culturelle. Avec, comme fil conducteur, un message fort : la culture pour tous.” En passant de quartiers défavorisés à d’autres, la caravane permet ainsi à des artistes locaux de s’exprimer. À commencer par ce collectif qui a lancé des spectacles gratuits sur certains balcons de Sfax et

même de sa médina (“les bandits nous respectent car on fait quelque chose pour la ville, ce sont donc eux qui font la sécurité de nos performances”).

**OU ENCORE OUMA** Oumema, l’une des premières graffeuses tunisiennes voilées. Ses graffitis engagés ornent les murs de la ville et elle vient même de lancer sa propre ligne de vêtements. “Depuis la révolution

qu'on appelle ici la crise financière, il y a moins de liberté", déplore l'artiste plasticienne Aida Kchaou Krouf. "L'époque de notre ancien président, Ben Ali, était mieux. Aujourd'hui, il y a une baisse des subsides pour la culture afin d'aider les gens dans le besoin. Avant, les familles demandaient de l'argent pour acheter de la peinture. Aujourd'hui, elles en demandent pour des médicaments. Les priorités ont changé. Mais si on ne donne pas de peinture aux jeunes, ils n'auront jamais le déclic ! Plein d'enfants n'ont jamais touché à la peinture. Et la nature a peur du vide. Où vont aller nos jeunes s'il n'y a rien de culturel ? À quoi vont-ils se rattacher ? Ils risquent donc d'aller vers l'intégrisme ou la délinquance. C'est dangereux !"